

Compte rendu

« À propos de *Langue et culture* de Benoît Cazabon (292 p.) »

Jean Forest

Revue du Nouvel-Ontario, n° 33, 2008, p. 171-177.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/019789ar>

DOI: 10.7202/019789ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Comptes rendus

Note de la rédaction

À la parution de *Langue et culture. Unité et discordance* (Prise de parole, 2007), de M. Benoît Cazabon, le Comité de rédaction a sollicité un compte rendu auprès de M. Jean Forest. Cependant, le texte soumis par M. Forest ne correspond pas à un compte rendu habituel. Sur un ton sarcastique, ce texte peint un tableau sombre de l'état de santé de la langue française en milieu minoritaire. Nous avons invité M. Cazabon à répondre aux propos incendiaires de M. Forest. La réplique de l'auteur de *Langue et culture* accompagne le compte rendu.

À propos de *Langue et culture* de Benoît Cazabon

Par l'entremise de Benoît Cazabon, je reçois de façon inattendue des nouvelles de Sudbury, où j'ai séjourné il y a bien longtemps, et constate que les choses n'y ont pas vraiment évolué favorablement, peut-être même au contraire, si j'en crois du moins le diagnostic que constitue son dernier ouvrage, *Langue et culture. Unité et discordance*.

Je dis *diagnostic* parce que la démarche qu'on y trouve est médicale et qu'on croit bien souvent parcourir un manuel de médecine. Grille d'analyse, catégories métacognitives et métalinguistiques, connaissances procédurales, taxonomie, tableaux, fréquence, analyse et spirale de développement renvoient, entre autres concepts scientifiques ou spéculatifs, à la consultation de professeurs de la Faculté appelés à la rescousse par le médecin traitant : Michel de Certeau, Umberto Eco, Alain Finkielkraut, Michel Foucault, Jürgen Habermas, Louis Hjelmslev, Bronislaw Malinowski, Edgar Morin et j'en passe, une impressionnante brochette d'autorités incontestables.

Le patient a fait l'objet d'examens cliniques approfondis à l'aide de journaux de bord dont on a prélevé et analysé en laboratoire des échantillons variés, lesquels examens

supposent d'exactes connaissances d'anatomie, de physiologie, de pathologie et de pharmacologie, sans oublier l'histologie, le tout présenté avec force détails, de telle sorte que ces Messieurs purent brillamment exercer leur flair clinique.

On a donné la parole au patient, il a pu s'exprimer, indiquer où il a mal et depuis quand, tracer l'évolution de la douleur diffuse qu'il éprouve dans quasiment toutes les parties de son pauvre organisme.

Le diagnostic a été unanime : cancer de la foi, avec métastases au coeur et au cerveau, lesquels rendent la démarche hésitante et la parole embrouillée, la langue maternelle du patient se trouvant, comme dans le syndrome de bilinguisme unilatéral aigu, amené à ne plus différencier les apports français et anglais qui dès lors lui donnent un langage susceptible de mener un jour à l'autisme des minorités caduques.

Démarche scientifique, examen clinique, analyse des résultats, diagnostic, jusqu'à maintenant, on ne peut rien reprocher à l'auteur, le tout aboutissant comme il se doit au traitement dont on espère sinon la guérison, du moins l'amélioration de la condition générale du patient, un minimum de confort grâce au soulagement de ses symptômes si souvent paralysants.

Appels à Ottawa, appels à Toronto, appels aux Anglais, médication locale, perfusion et dialyse hebdomadaires, pilules à gogo, orthopédie, massages, passages réguliers entre les mains d'une équipe de psychologues et de soignants de toute allégeance — protestations, communications, travaux universitaires, tests, thèses, lettres, mémoires, création de centres et d'alliances, *etc.* —, rien n'a été épargné, tous les recours étant sollicités avec empressement, témoins les *philosophes, gens de lettres, linguistes, sémioticiens, psychologues et sociologues* qu'évoque l'auteur dans sa conclusion.

On aura compris que le patient en question est l'Ontarien « francophone », entre guillemets, parce qu'à première et même à dernière vue cela n'est pas tout à fait évident, qu'il soit francophone, attendu qu'il parle plus volontiers anglais que français, du moins en dehors de chez lui, et encore, encore...

Le galimatias qui sort de sa bouche, dont les pages 90 et 91 nous donnent un réjouissant échantillon, n'étant par ailleurs pas compatible avec le concept de langue et moins encore avec celui de culture, à moins d'ajouter dans les deux cas le qualificatif de cancéreuse ou en phase terminale.

Évidemment, tout n'est pas perdu, car si le patient est dans un état désespéré, on lui promet dans le pire des cas la résurrection, à savoir le passage du français à l'anglais, une métamorphose qui à ce jour a déjà consolé le tiers des descendants des Québécois émigrés naguère en Ontario en raison du travail qu'ils y trouvaient en échange de leur âme.

Mais voilà, je me suis posé une question préliminaire à tout traitement, s'il doit laisser espérer une guérison, même partielle : le patient a-t-il oui ou non le désir de guérir? Ne souhaiterait-il pas plutôt mourir au plus sacrant afin de vivre pleinement les joies de sa résurrection, une résurrection pour laquelle il peut librement opter grâce à l'école anglaise qui lui ouvre les bras si généreusement?

Phénomène unique, certes, car dans aucun pays européen ou américain les parents n'ont le choix de la langue de scolarisation de leurs enfants : elle est obligatoirement celle du pays ou de la région et tous les immigrés sans exception passent par cet instrument d'intégration idéal. Un Suisse germanophone de Zurich, par exemple, s'il s'installe à Genève, devant par la force des choses inscrire ses enfants à l'école de langue française. En Ontario, toutefois, la situation est catastrophique, tout comme elle l'était au Québec pour les francophones avant que ne s'applique la loi 101, une demi-mesure qui par exemple ne s'inquiète ni des cégeps, ni des universités, ni même des anglophones venus des autres provinces.

Or, c'est par l'école que l'aliénation s'installe dans les esprits, quand elle est celle de l'Autre.

Et quand la moitié des enfants ontariens francophones sont librement inscrits par leurs parents à l'école anglaise de préférence à l'école française, la réponse est claire comme l'eau de roche : vive la mort et à nous la résurrection!

Certains diagnostics sont en effet impitoyables, certains constats alarmants, par exemple celui que contrairement à

ce que l'on aime bien croire, les langues sont déjà mortes, meurent encore et meurent même de plus en plus un peu partout à la surface du globe.

Illustres antécédents : les langues celtiques d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande, du pays de Galles, le gaulois de nos ancêtres, l'anglo-saxon lui-même, ressuscité sous la forme de l'anglais après l'installation des Normands sur le sol britannique!

On peut même actuellement se demander si en dehors de l'anglais toutes les langues ne sont pas menacées dans la mesure où la culture qu'elles transmettaient traditionnellement et qui les vitalisait se trouve elle-même vidée de sa substance et donc menacée de folklorisation.

Prenons le français : grignoté en France même par l'*American Way of Life*, médias, zizique et informatique combinés, balayé en Indochine, attaqué brutalement en Belgique, minoritaire en Suisse, marginalisé au Maghreb, baragouiné en Afrique noire, anglicisé au Québec, où il a pris la forme du *français*, il subit en Ontario et en Acadie une détérioration qui se trouve bien rendue par le terme de *Frenghish*, à moins que mort d'asphyxie il ne subsiste plus à l'Ouest que dans les archives provinciales sous l'onglet *R.I.P.*

L'avenir du Québécois, prisonnier des montagnes russes qui le font dégringoler du côté du *Frenghish* et de l'Ontario, menacé tant sur le front linguistique que sur celui de sa démographie, serait-il analogue à celui des prétendus Amérindiens de Colombie-Britannique, tels que nous les montraient il y a peu la *Canadian Broadcasting Corporation*? Des Indiens qui singent dans la marge les Blancs leurs maîtres, performant atrocement dans les écoles des Autres, vivent dans des bungalows, organisent des danses folkloriques et ne parlent plus, ironiquement, quoique parfaitement et sans le moindre accent indien, que l'anglais qui les a proprement et radicalement dépouillés de toute forme d'indianité?

Que nous soyons promis à tout le contraire d'un avenir radieux, je doute que Benoît Cazabon en doute sérieusement.

De même douté-je fort que les Québécois moroses qui n'arrivent même plus à se reproduire, faute de confiance en

eux-mêmes, croient, ce qui s'appelle croire, en un quelconque avenir.

Suivons l'éloquente progression suivante, répartie sur un très court demi-siècle :

Félix Leclerc, Céline Dion, Avril Lavigne.
Français, bilingue, anglaise...

En d'autres termes, le crépuscule de notre culture :

La Ville Sainte, la Ville Lumière, *Làs Végusse pis l'show à Céline.*

Il fut un temps, le mien, où les Québécois se définissaient en s'opposant aux Anglais : nous étions catholiques, près de la terre et français, là où les Anglais étaient protestants, orangistes et francs-maçons.

Soustrayons tout et hardiment, sans scrupules, car il ne reste vraiment plus rien de ce bric-à-brac!

Finis les Anglais, disparus dans le creuset américain, indétectables dans la masse, *vanished!*

Volatilisés les curés, les paroisses, Notre Saint Père le Pape, la terre, les Canadiens français!

La foi ne nous distingue plus, les moeurs ne nous distinguent plus, le passé, feu notre ancien maître, ne nous distingue plus, seul le franglais nous distingue, pour le moment du moins et en attendant le règne prévisible du *Frenghish.*

Qui donc sommes-nous devenus?

De grandes langues de culture ont ainsi pourri de l'intérieur, l'arabe par exemple, pour être demeuré celui du *Coran* pendant que le rapide de l'Histoire doublait l'Islam à toute allure, de telle sorte que de nos jours les Marocains ne comprennent plus grand-chose, à peine un mot par-ci par-là, à l'« arabe » des Syriens ou des Jordaniens et communiquent en français avec leurs propres voisins algériens ou tunisiens.

Les pays Baltes ont été submergés par l'immigration russe et l'Asie autrefois soviétique parle désormais le russe, le mandarin s'étend aux confins de la Chine et Hong Kong s'agrippe aux lambeaux qui lui restent de la langue de ses anciens maîtres, *juste pour rire* naturellement, le rouleau

compresseur pékinois n'allant pas les épargner davantage que l'anglais les « francophones » du Nouvel-Ontario ou les Québécois franglicisés.

L'Afrique entière linguistiquement folklorisée!

L'Inde incapable de s'unir autour de l'hindi, contrairement à ce que promettait bel et bien Nehru en 1947 pour 1967.

L'État de Californie retirant le droit aux écoles hispanophones jusque-là consenti à sa « menaçante » minorité latino-américaine : *C'm'on kids, get out of here, au high school!*

Les Suisses germanophones et francophones communiqueront-ils bientôt entre eux en anglais? On doit le croire, l'Europe entière, au niveau de ses institutions, ayant désormais l'anglais pour langue commune.

Gloire aux Flamands qui ont réagi vigoureusement et opposé la plus énergique résistance à l'Histoire qui les condamnait prétendument à une assimilation bâtarde au français, eux qui l'ont flanqué à la porte de leurs régions, villes, villages, universités, écoles, églises, *etc.*, et réclament la scission de la Flandre comme son intégration aux Pays-Bas.

Trouverons-nous la force de réagir ou emboîterons-nous le pas à nos frères ontariens?

À la télé, il y a quelques années, des tas de pays célébraient à l'Est leur entrée dans l'Union européenne. À minuit, en direct de quelque part en pays slave, j'entends une *girl*, lâs végussienne à vomir, vociférer un triomphal : *Welcome Europe!*

Comme en Californie, disait Godbout.

Comme en Nouvel-Ontario, précise Cazabon, non sans malaise, derrière les barricades médicales qui ne le protègent pas le moins du monde du diagnostic qu'il pose à son corps défendant : *Ladies and Gentlemen*, c'est foutu, *the show is over...*

On viendra démonter le décor, nettoyer la scène, éteindre la sono, ramasser les papiers qui traînent sous les fauteuils, passer l'aspirateur, refermer les portes, éteindre l'enseigne lumineuse, quitter les lieux de l'aventure dont quelque historien un jour publiera en anglais le souvenir de même que

les noms des Héros qui en vain se seront opposés au passage dévastateur et impitoyable de l'Histoire.

Jean Forest

Université de Sherbrooke

Réponse à Jean Forest concernant son *À propos de Langue et culture*

Quel texte dérangeant qu'aura inspiré à Jean Forest la lecture de *Langue et culture. Unité et discordance*. Il faut le lui dire d'entrée de jeu, pour le minoritaire qui craint tant ce qu'il reproche toujours à la vie de lui réserver, s'applique ici la règle : dites-en du bien, dites-en du mal, mais bon sang, parlez-en!

Voilà, il en parle! Et avec quelle verve, quelle inspiration! À un point tel qu'on serait porté à croire qu'il en met un peu trop. Mais savourons notre plaisir. Son texte est une belle composition.

Mais de quoi parle-t-il au juste? De l'auteur du livre que savons-nous de plus? À peu près rien sinon qu'il serait un médecin consciencieux appliquant sa science avec un certain bonheur. Vous avez saisi le ton? Il fut un temps où les littéraires prenaient plaisir à replacer le texte dans son siècle, dans son milieu et chez son auteur. Ils le faisaient même un peu trop. On aurait peut-être aimé lire ce que l'auteur partage de lui-même dans son livre : qu'il s'agit en quelque sorte du testament d'un professeur qui a dû quitter la profession et la recherche pour cause de maladie quelque quinze ans avant la retraite. Ce n'est pas banal. Pas très connu, on aurait pu vouloir lui poser quelques questions : qu'a-t-il écrit d'autres? Que serait devenu ce professeur s'il avait pu continuer sur sa lancée? Ce livre doit bien s'inscrire dans un parcours? Lequel? Il faudra lire le livre. Forest ne s'y intéresse pas ou, du moins, feint-il de ne pas y prêter attention. Souvenez-vous, il parle de médecine.

Et que sait-on du livre lui-même? Ce livre ferait « référence à une impressionnante brochette d'autorités incon-